

April 1995

## Le voyage en paquebot, de Bordeaux à Matadi, en 1926

Joseph Auzanneau

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>

 Part of the [Catholic Studies Commons](#)

---

### Recommended Citation

Auzanneau, J. (2019). Le voyage en paquebot, de Bordeaux à Matadi, en 1926. *Mémoire Spiritaine*, 1 (1). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol1/iss1/11>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

## **Le voyage en paquebot, de Bordeaux à Matadi, en 1926**

*Joseph Auzanneau*

*A bord de l'Alba*<sup>1</sup>, le 2 février 1926 – Après avoir quitté les quais de Bordeaux à 16 h 30, nous avons voyagé toute la nuit sur l'estuaire de la Gironde, aussi tranquille que la *Clouère*<sup>2</sup>. Le matin du 27, nous entrions dans le golfe de Gascogne ; on ne tardait pas à remarquer un petit changement. Je fis cependant sans peine mes ablutions et me dirigeai vers le pont. C'est alors que se produisit le chavirement au fond de l'estomac et le vertige dans la tête qui est l'effet du mal de mer, en même temps, je prenai des couleurs où le rose ne dominait pas, et il fallait se résoudre à donner de quoi manger aux poissons. Pour consolation, on regarde les autres qui ne font pas meilleure figure. Mon compagnon de route<sup>3</sup>, vieil Africain, ne se laissa pas prendre. Il eut tout juste les jaunes couleurs et se cramponna à sa pipe. Pendant trois jours ce fut le régime ; dans cette situation on ne donnerait pas deux sous de sa peau ( on est donc loin de valoir une peau de lapin qui se paye trois francs ! ).

*Samedi soir 30* – Nous nous proposons de dire la messe le lendemain. Mon compagnon s'informe d'un endroit près du commissaire du bord qui met très gentiment son bureau à notre disposition et nous promet sa pré-

---

1. Pour se rendre à Brazzaville, à cette époque, on prenait le paquebot jusqu'à Matadi ( Congo belge ), puis le chemin de fer Matadi-Léopoldville et enfin une vedette qui traversait le Stanley-Pool.

2. La *Clouère* : affluent du *Clain* qui se jette dans la *Vienne* près de Châtellerault.

3. Le P. Albert Hemme ( 1881-1953 ), arrivé à Bangui en 1906.

Photo : Arch. privées



Né à Usson-du-Poitou ( Vienne ) le 15 mars 1897, Joseph Auzanneau était déjà prêtre quand il fit profession dans la Congrégation du Saint-Esprit, en 1925. Cette même année, il reçoit son obédience pour le Congo. Arrivé à Brazzaville en février 1926, il exercera son ministère principalement dans la mission de Kibouendé. Il prend un premier congé en 1936 et sa santé en demande un plus long, de 1949 à 1954. Après son retour définitif en France, en 1959, il passe quelques années à Bordeaux, puis quelques mois dans son village natal, où il meurt le 9 décembre 1967. Il a laissé après lui de nombreux écrits dont une petite partie seulement a été publiée en 1936 et 1937, sous forme d'articles dans les *Annales des Pères du Saint-Esprit*. Le récit de son premier voyage vers le Congo est extrait de sa correspondance.



Photo : Arch. Congrégation du Saint-Esprit CIM

**Le paquebot l'Asie dans le port de Dakar.**  
( Voir p. 132 : le P. Auzanneau fait allusion à ce paquebot )

sence. Cependant, nous n'annonçons pas la messe, parce que nous ne sommes pas encore assez sûrs de nous-mêmes.

*Le dimanche 31* – La mer saute encore. Nous vérifions nos estomacs et nos jambes et nous pensons pouvoir célébrer. Nous prenons donc notre sacristie sous notre bras et nous allons frapper chez le commissaire qui, en caleçon, nous ouvre ce qui nous servira de chapelle. Je me prépare pour dire la messe le premier. Le commissaire va dans sa cabine faire sa toilette et revient pour assister à la deuxième messe dite par mon compagnon. Notre chapelle est grande comme la moitié de la chambre où je couchais pendant mon séjour au Moulin-à-Tan. Notre autel branle pendant tout le temps de la messe, mais on peut terminer sans incident. A certains moments j'avais peur de perdre tête et pied, car on étouffait dans la cage et je n'avais par le cœur trop chevillé. Dimanche prochain, nous annoncerons la messe pour les gens de bonne volonté : il s'en trouvera bien quelques uns.

La plupart des passagers à bord sont des fonctionnaires ou des commerçants qui vont faire de l'exploitation en Afrique. Pas mal de militaires également. Nous laisserons beaucoup de monde en route et l'effectif sera bien réduit quand nous entrerons dans l'estuaire du Congo. Mon compagnon qui a près de vingt ans d'Afrique, fait bonne figure dans les conversations et peut placer son mot avec autorité. Il a rencontré un administrateur de l'Oubangui et il parle avec lui d'un pays que tous les deux connaissent bien. Il ressort de ce que j'entends que la prétendue colonisation ou administration se tourne souvent en une exploitation par des gens qui cherchent à gagner de l'argent ou de la gloire sur le dos de l'indigène. Le meilleur civilisateur c'est encore le missionnaire ; d'où le devoir, pour l'administration, de l'aider généreusement et de coopérer ainsi à la vraie civilisation<sup>4</sup>. D'ailleurs, il faut dire, pour être juste, que cela se fait dans certaines missions, en particulier à Brazzaville.

Ce matin, nous avons longé, mais d'assez loin, les Iles Canaries et la capitale Las Palmas. Le soleil brille comme au printemps. Tout le monde est sur le pont pour admirer le massif montagneux sur le flanc duquel courent de grands traits blancs comme à la craie, ce sont les rues de la ville. Les jumelles sont à cheval sur tous les nez et chacun se délasse de la monotonie de la mer en examinant le premier archipel qui vient la rompre.

---

4. C'était l'époque des certitudes ! Faut-il rappeler la nécessité de faire l'effort de se remettre *dans l'esprit du temps* ; ce qui ne veut pas dire perdre tout esprit critique.

Maintenant, la prochaine terre, ce sera Dakar, en Afrique occidentale. Nous y arriverons sans doute avec 24 heures de retard sur l'horaire annoncé. Le bateau déposera là quelques passagers et pendant la halte, mon compagnon et moi irons saluer la mission de la ville. Ensuite, jusqu'à l'Afrique équatoriale, les étapes ne manqueront pas de nous présenter des paysages variés. (...)<sup>5</sup>

*Aujourd'hui 2 février* – Petite Notre-Dame qui passe inaperçue sur le bateau... Voici 11 heures, je m'arrête, car la cloche du maître d'hôtel va nous inviter à nous rendre à la salle à manger pour absorber, pendant 1 h 1/4, en comptant les entractes prolongés, des portions savamment dénommées pour un provincial comme moi. Mais il ne faut pas se frapper pour si peu. Ainsi, un *consommé cultivateur* n'est qu'un peu de jus tiède où nagent deux morceaux de carottes mal cuites. Une *salade Esauï*, c'est deux douzaines de lentilles mouillées d'un peu d'huile et de vinaigre. Tout ça ne vaut pas la pitance de la mère Auzanneau, si prétentieux que soit le menu.

*Ce soir, toujours mardi 2* – Je suis interpellé sur le pont après dîner, par un petit aspirant qui me demande si c'est moi qui répond au nom de Auzanneau. « Etes-vous parent d'un Auzanneau de Dorat ? » – « Non, mais je sais que le nom est d'origine limousine et moi-même je le tiens du Montmorillonais. » On cause. Lui est de Limoges et veut faire carrière dans la marine marchande. C'est son premier voyage comme aspirant, dans la compagnie des *Chargeurs Réunis*. Nous avons causé assez tard dans la soirée. Ce jeune homme est bien gentil.

*Mercredi 3 février* – Au matin un ciel très pur, le soleil se lève radieux sur la mer et annonce une belle journée. C'est que nous sommes maintenant en pleines eaux africaines. Les messieurs mettent leur kaki, les dames leurs pagnes ou quelque chose d'approchant. Mon compagnon et moi arborons aussi notre casque, car le soleil pourrait être méchant. On tend les bâches au-dessus du pont, autrement ça taperait un peu. La mer a pris une teinte bleu-vert, au lieu de gris-ardoise que nous voyions jusque là et le soleil y allume des milliers de petites chandelles.

*Vendredi 5 février, 9 h* – L'arrivée à Dakar est annoncée pour cet après-midi. Personne ne sera fâché de toucher terre. Je crois que nous en repartirons vers le milieu de la nuit. Nous allons laisser sans doute un bon nombre de passagers, ce qui nous mettra à *l'élarge*<sup>6</sup>.

5. Les passages omis sont, pour la plupart, ceux qui se rapportent aux nouvelles familiales.

6. Le P. Auzanneau aime, à l'occasion, employer des mots ou des expressions du patois de son terroir poitevin.

Je ne sais quand cette lettre vous arrivera ; alors nous ne serons pas loin de Matadi. Mais il faudra recommencer encore trois fois le transbordement du matériel. Il y a un bateau des *Chargeurs Réunis* qui part le 16 de Bordeaux et qui arrivera par conséquent vers le 10 ou le 15 mars à Matadi.

*Dimanche 7 février* – Aujourd'hui, dimanche, nous voguons vers Conakry, où nous comptons arriver ce soir. Je ne pense pas que nous descendrons à la mission car elle est assez éloignée et la halte ne sera pas longue.

Vous avez dû recevoir ma lettre de Dakar. Je n'avais pas le temps de faire beaucoup d'explications, seulement de glisser une carte. Par cette lettre, je vais vous donner mes impressions sur Dakar. C'est une ville où il y a 2 500 Européens. Le reste de la population est constitué par des Noirs de toutes les races du Sénégal. On trouve dans la ville des magasins, des autos, des cafés, comme en France, sauf que l'ensemble a tout de même une couleur africaine. Parmi les indigènes, les uns sont habillés à la dernière mode avec des bottines jaunes, les autres à la mode musulmane, les autres encore de guenilles sans nom. On fait en général l'économie de chaussures, j'ai vu une équipe d'ouvriers qui chargeaient une route de cailloux pointus, les orteils à découvert. Dans les rues, on voit des musulmanes qui se promènent nonchalamment en se curant les dents, d'autres sont assises sur le pas de leur porte devant un petit étalage de cacahuètes, de pistaches ou d'oranges ; les femmes vaquent à leur ouvrage en portant le mioche attaché sur le dos. Puis, au carrefour des rues, des groupes qui jouent aux cartes par terre, ou bien, à l'écart, un musulman dévot qui fait sa prière en embrassant la terre. Parfois, on voit passer, traînée par deux petits chevaux secs, une voiture à roues caoutchoutées, où est assis, à côté de son épouse, un riche musulman, grave comme un pape.

Il ne faisait pas plus chaud à Dakar que chez nous l'été ; même, le soir, on sentait une petite brise douce. Seulement, il n'a pas plu depuis le mois d'octobre et il ne pleuvra pas d'ici le mois de juillet. Alors la chaleur sera plus accablante.

Le soir nous avons assisté à la bénédiction en l'honneur du premier vendredi du mois. Il y avait beaucoup de monde ( Noirs et Blancs ). Les petits enfants de chœur noirs ont évolué avec autrement d'ordre que les polissons de votre paroisse.

Nous sommes restés à souper à la mission. J'ai mangé pour la première fois du couscous, nourriture ordinaire de l'indigène de l'Afrique du Nord. Ça ressemble à un gâteau de riz où le riz serait remplacé par du mil et le sucre par du piment. Ça n'a rien de succulent, mais pas de dégoût non plus,

on le mange ordinairement avec du mouton ; comme c'était vendredi, le mouton a été remplacé par du poisson. Après quoi nous sommes revenus à bord, pour repartir dans la nuit. On sent que nous nous approchons du sud, la mer devient de plus en plus plate et la chaleur se fait plus lourde. Hier, j'ai vu pour la première fois une bande de marsouins se diriger vers le bateau. Ces poissons sautent de vague en vague, comme des lapins qui couperaient à travers un terrain labouré.

Aujourd'hui, dimanche, la messe a eu lieu au salon de première classe ; il y avait une quarantaine de personnes.

Hier, j'ai été abordé sur le pont par un monsieur tout de blanc habillé et du dernier chic, en me disant qu'il était désireux de me saluer, *en qualité de collègue*. C'était un pasteur protestant qui s'en va au Dahomey. Il était à Saint-Maixent quand j'étais à Sainte-Soline ; avant de prendre le bateau, il exerçait à Niort. Nous étions tout à fait *collègues*. Il me demanda si nous dirions la messe le lendemain et où. Lui, n'a pas voulu rester en arrière et il a fait afficher aussi une réunion pour les quelques protestants qui peuvent se trouver à bord. Ensuite, apparaissait une personne *toute de blanc habillée* elle aussi et non moins élégante. C'était madame, son épouse. Le pasteur se retira en déclarant qu'il était heureux *d'avoir pris ostensiblement contact avec nous*. Et nous, pas de raison d'en être fâchés.

*Dimanche au soir, 7 février, à 5 h* – Nous arrivons à Conakry, capitale de la Guinée française. Là, pas de port comme à Dakar. A cause du trop peu de profondeur des eaux, le paquebot jette l'ancre au large et voilà qu'accourent du rivage barques, péniches, chalands, etc. ; pour le transbordement des passagers à destination de Conakry. Vu l'heure tardive, l'éloignement de la mission et le prix de la traversée, nous renonçons à nous offrir le passage et nous nous contentons, du bord du bateau, de regarder le spectacle.

Tandis que Dakar est bâti sur un sol dénudé, Conakry se cache dans la verdure. On a devant les yeux un immense bosquet de palmiers, cocotiers et autres arbres dont je ne connais pas encore l'identité, mais qui ne sont, pour sûr, ni des peupliers ni des saules.

Des tirailleurs musulmans embarqués à Dakar avec mesdames leurs épouses vont descendre ici. Ce sont des gens de tous les âges, les uns visiblement mûrs pour la *territoriale*. Ils portent leur *barda* avec eux, mais quel barda ! (...)

Nous sommes repartis de Conakry dans la nuit de dimanche à lundi et depuis là jusqu'à ce jour, c'est la mer nue dans toutes les directions. Aussi, pour

varier l'horizon, ces dames du bord changent de robe deux ou trois fois par jour. Ces pauvres gens s'ennuient à satiété sur le paquebot. Pour tromper le temps, en plus de la tombola traditionnelle en faveur des orphelins de la mer, ils ont organisé une fête de nuit sur le pont : jeux, bal, réveillon. Pour quelques uns, le réveillon s'est prolongé jusqu'au matin, mais une fois passées les fumées de la bombance, la note à payer avait un goût plutôt salé : 2 000 F, à cinq ou six. C'est beaucoup de la faute du champagne qui se paie 50 F la bouteille. La fête avait été annoncée comme fête de bienfaisance. Il est vrai que les meilleures choses dégènèrent.

Je vous ai parlé sur l'autre lettre du *consommé cultivateur*. Nous avons eu depuis le *potage fermière*. J'ai cherché la différence et ne l'ai pas trouvée.

Aujourd'hui, le soleil brille seulement par son absence, mais on n'a besoin pour cela ni de cache-nez ni de mitaines.

*Mercredi 10* – Nous faisons halte ce matin en face Tabou, sur la Côte d'Ivoire. La récréation de l'arrêt, c'est de voir les Noirs plonger dans l'eau comme des canards pour cueillir des pièces de monnaie que les passagers y jettent à leur intention de dessus le pont. Comme ils ne disposent ni de gousset ni de porte-monnaie, ils logent les pièces qu'ils ont ramassées, tout simplement dans leur bouche. Et ils repartent dans leur barque comptant sur le soleil pour leur sécher leur culotte ou ce qui leur sert de culotte, et se disant, qu'en attendant, ça leur tiendra frais au bas des reins, ce qui est appréciable à la latitude où nous sommes. (...)

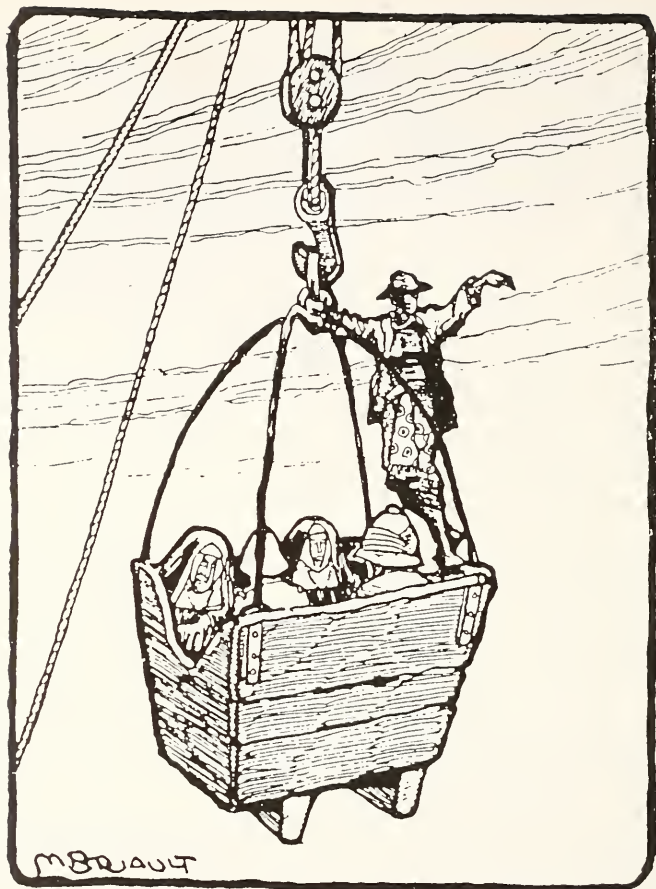
*Jeudi 11 (16<sup>e</sup> jour de navigation)* – Sommes arrivés ce matin à Grand-Bassam, capitale de la Côte d'Ivoire. Il y a là des missionnaires de Lyon<sup>7</sup>. Grand-Bassam est même la résidence de l'évêque. Nous ne descendons pas, car il n'y a pas de quai. Il faut une barque pour aller à terre et ça coûte assez chaud pour une si petite traversée. Nous laissons ici quelques passagers qui vont prendre place dans les barques venues du rivage où les déposent des espèces de paniers mus par un treuil, ascenseurs, ou plutôt *descenseurs* primitifs, en usage sur les paquebots.

Le *Tchad*, bâtiment des *Chargeurs* est lui aussi dans le port, mais il se dirige vers Bordeaux ; j'en suis informé trop tard pour lui faire remettre une lettre<sup>8</sup> ; nous le voyons lever l'ancre et se mettre en route vers la France.

7. De la Société des Missions Africaines (S.M.A.), fondée le 8 décembre 1856, à Lyon, par Mgr de Marion-Brésillac.

8. On notera toute l'importance donné au *courrier*, à cette époque où une lettre met au moins un mois pour faire le trajet France-Congo ou inversement.





« Les longs wharfs de fer si péniblement installés en quelques escales ne remédient pas entièrement à la difficulté des atterrissages. En tous cas, ils ont nécessité un mode de débarquement qu'on ne voit guère ailleurs : le panier. Ce panier est une robuste caisse de bois surmontée d'anses de fer croisées qu'on suspend à la grue du bord. Voyageurs et passagères y prennent place, quatre à la fois. Les Pères et les bonnes Sœurs font comme les autres. La chaîne de la grue les descend dans le canot à vapeur ou le chaland qui danse à la coupée. A l'arrivée, au bout de la jetée, une autre grue répète le même mouvement en sens inverse : le panier remonte et son contenu prend terre sur un plancher de fer ruisselant d'eau qui dégouline ».  
( M. Briault, *Sous le zéro équatorial*, Bloud et Gay, Paris, 1928, p. 29 )

Nous autres, nous partons peu après, en longeant les rives verdoyantes du Golfe de Guinée et les eaux des bords, peut-être par le reflet de la végétation, me semblent violettes et mauves.

*12 au soir ( 18<sup>e</sup> jour de navigation )* – Arrivons en face de Lomé, capitale du Togo. Il est trop tard pour faire la manœuvre, aussi nous y passons la nuit.

*13 au matin* – Débarquement des passagers et des marchandises à destination de Lomé. Nous admirons les bâtiments de la ville, dont la cathédrale. Nous entendons les cloches. C'est la première fois depuis le départ de France. A 8 h 1/2, repartons pour Cotonou, capitale du Dahomey.

*En face de Douala ( Cameroun ), le mardi 16 février ( 22<sup>e</sup> jour de navigation )* – C'est la troisième lettre que j'entreprends depuis mon départ. Je pense que la première, mise à Dakar, doit être sur le point d'arriver. La seconde, mise à Cotonou est en route. Quand celle-ci vous arrivera, j'espère que moi-même j'aurai touché le but final. Mais ce ne sera point pour le jour prévu, qui, selon l'horaire indiqué était le 18 ou le 19. Nous ne serons point encore à Matadi.

Pour l'instant, nous sommes, depuis hier, dans la baie de Douala, où nous avons passé la journée sans pouvoir toucher la terre qui est trop loin. Les passagers pour Douala sont débarqués, ainsi que les marchandises. Nous allons repartir maintenant pour Libreville, capitale du Gabon, où nous espérons descendre quelques heures.

On vient d'embarquer des zébus, bœufs indigènes à bosses, amenés des régions du Tchad, pour le Congo. La graisse ne les étouffe pas et leur bosse est flasque comme une blague à tabac vide. La façon de les embarquer vaut le coup d'être contée. On leur passe, trois par trois, une corde dans les cornes et, du bateau qui les a amenés, la grue de l'*Alba* soulève dans le vide des paquets de trois bœufs immobiles d'hébètement et les repose sur le pont, encore tout abasourdis. Je ne sais pas comment ils apprécient les méthodes de la civilisation. Toujours est-il qu'ils sont traités un peu cavalièrement et avec beaucoup moins de considération que le traditionnel bœuf gras dont c'est aujourd'hui la solennité. Il est vrai que ça se ressemblera pour finir et que la casserole sera, pour eux comme pour le bœuf gras, le dernier aboutissement.

Demain, mercredi des Cendres. C'est déjà Pâques en perspective, surtout qu'à l'arrivée de cette lettre, le carême sera pas mal échanré.

*Mercredi après-midi* – En vue de Libreville, capitale du Gabon. Nous venons de mettre nos soutanes blanches pour descendre et faire un tour à la vieille mission de Libreville. Le paysage s'annonce superbe, moins triste qu'à Dakar. ( ... )

Le paquebot *l'Asie* doit avoir quitté hier Bordeaux ; il amène probablement le nouvel évêque du Gabon, peut-être aussi pour moi des nouvelles de France. Nous passerons sans doute cette nuit l'Équateur ; nous n'aurons certainement pas besoin de chauffe-pieds...

Par suite d'une fausse manœuvre, nous n'avons pu prendre la barque qui nous eût menés à terre ; c'est pourquoi nous sommes restés à bord et nous nous contentons de regarder à distance le panorama de Libreville. Je viens de voir en rade un cargo nommé *Poitiers*.

*En vue de Cap-Lopez ( Port-Gentil ), le 18 février 1926 ( 4<sup>e</sup> lettre ) –*

J'étais en train de vous dire hier que je voyais le *Poitiers* en rade de Libreville, ce qui ne me rapprochait pas beaucoup de *La Tranchée*, quand une occasion s'est offerte de descendre à terre avec la barque qui portait le courrier. J'ai donc ramassé tout mon matériel à correspondance et couru prendre la barque.

Les petites embarcations qui font le service entre le paquebot et la plage sont obligées de s'arrêter à quelques mètres de terre, à un endroit où il y a encore de l'eau jusqu'aux genoux. Des Noirs sont là, qui offrent leur dos aux passagers pour les déposer à la terre ferme. Le *Saint-Christophe* que j'avais était-il peu expérimenté dans la manœuvre ou bien est-ce moi qui me suis maladroitement installé sur ses épaules, toujours est-il qu'en recevant ma charge, ses jarrets ont fléchi, moi je suis passé par dessus sa tête et me suis trouvé dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Un saut et j'étais sur la jetée sans plus d'inconvénient, car, prendre un bain de pieds à l'Équateur, même au mois de février, n'a pas le même danger que si la chose arrivait dans la *Clouère* à la même époque. Le soleil se chargea de tout sécher et de plus, les Pères de la mission me laissèrent la soutane qu'ils m'avaient prêtée. Somme toute, l'accident tourna à mon bénéfice. Le problème est de loger le supplément de garde-robe dans mes valises, où, comme vous le savez, la place n'est pas ce qui manque le moins. Il ne s'agira que de tasser un peu plus. J'ai même dû ajouter à mes bagages trois nouveaux colis que Mgr Guichard avait dit de me remettre pour Brazzaville : deux caisses et un chaudron remplis de terre, avec des boutures de poivre. Tout arrivera, j'espère, bien que le voyage soit long ; le bateau n'avance pas vite et perd du temps dans les ports : nous sommes le 18 et Matadi est encore loin. ( ... )

Nous avons donc visité la mission de Libreville. La ville ne ressemble pas à Dakar. De loin, on voit quelques maisons, mais sur place, on ne voit plus que de la verdure et toutes les constructions sont espacées. Je n'ai pas vu de rues. J'aurais voulu prendre des cartes postales, mais je ne suis passé devant

aucun magasin. A la mission, il y a de grandes plantations : cocotiers, vanille, de la bonne vanille, qui donne des gousses pareilles à des haricots verts. Les noix de coco sont grosses comme un melon ; à l'intérieur se trouve une amande très bonne à manger.

Il y a à la mission un prêtre indigène<sup>9</sup> élevé au séminaire de la mission et maintenant chargé des apprentis. Il m'a mené vers les bâtiments du séminaire où une vingtaine de jeunes gens font péniblement leurs études. Il en appela deux qui vinrent causer avec moi, puis il leur dit d'aller cueillir des oranges à mon intention. Les séminaristes se transformèrent en grimpeurs et rapportèrent des oranges à la peau toute verte comme l'enveloppe de noix. Car c'est ainsi qu'elles se mangent en Afrique et elles ont meilleur goût qu'en Europe.

Un petit trait remarqué chemin faisant. En Afrique, quand on porte quelque chose, c'est toujours sur la tête. Hier, j'ai croisé une femme portant deux fruits gros comme des pommes de terre, l'un dans la main gauche, l'autre sur la tête qu'elle tenait droite aussi gravement que possible. Ainsi, sa main droite était libre. C'est peut-être très ingénieux ; nous autres, nous trouvons cela amusant.

Voilà une tornade qui arrive, c'est-à-dire une grosse pluie, ça va toujours rafraîchir un peu la température. Je suis obligé de rentrer à l'abri.

Nous avons soupé hier soir à la mission et les apprentis nous ont ramenés vers *l'Alba* le soir, au clair de lune, avec leur pirogue. Le bateau n'est reparti que ce matin, à 5 h et nous arrivons maintenant près de Port-Gentil. A force de patience, nous trouverons bien le point terminus.

*Jeudi 18* – Couchons dans le Port-Gentil. Toute la nuit chargement et déchargement. Vendredi matin, départ à 8 h pour Pointe-Noire. De temps en temps, des averses, car c'est la saison des pluies, mais on ne grelotte pas pour si peu.

J'ai maintenant dans ma cabine un petit jardin ( boutures de poivre et de vanille ) que j'arrose avec soin, car, au voisinage de l'Équateur, les plantes ont soif elles aussi.

*Samedi soir 20 février, 19 h ( 26<sup>e</sup> jour de navigation )* – Nous passons en vue de Loango. C'est de ses parages que partit le P. Augouard, voilà 45 ans, pour fonder les missions actuelles de la rive droite du Congo.

A Pointe-Noire, quelques passagers débarqués. En seconde classe nous restons maintenant sept à destination de Matadi.

---

9. Probablement l'abbé Mba, d'après *l'état du personnel* de la Congrégation du Saint-Esprit, année 1928.

*Dimanche matin* – Nous montons sur le pont pour avoir un peu d'air. Bientôt éclairs et tonnerre, vent, pluie : c'est la tornade qui se déchaîne et nous oblige à regagner nos cabines, où nous disons la messe.

Vers 7 h, entrée dans l'estuaire du Congo. 8 h : en vue de Banane. L'arrivée à Matadi est pour demain matin probablement. Comme l'*Alba* doit faire demi-tour presque immédiatement sur Bordeaux, je lui laisserai cette lettre en descendant à Matadi. Nous ne pourrons prendre le train pour Brazzaville que mercredi, car il n'y en a pas tous les jours. Arrivée à Kinshasa jeudi soir. Si ce n'est pas trop tard pour passer sur l'autre rive du Stanley Pool ( lac du Congo ), l'arrivée à Brazzaville aura lieu le jeudi 25. Sinon, ce sera pour le lendemain. Nous aurons mis juste un mois.

*Dimanche soir, 27<sup>e</sup> jour de navigation* – Depuis ce matin, voyageons dans l'immense estuaire du Congo. Rivages et îles magnifiques. Ne marchons pas cette nuit à cause des bancs de sable. Couchons en un endroit où le fleuve se resserre. Je me figure être au milieu de la *Clouère*, face au pré de rivière. Ce n'est pas cette nuit encore que l'on se mettra sous des couvertures pour dormir. Il y a dix ans ce soir commençait, sous la neige, la bataille de Verdun.

*Lundi matin 22, 8 h* – Enfin, touchons Matadi.

# CHARGEURS RÉUNIS

.....><.....

## SERVICES RÉGULIERS

pour Passagers et Marchandises

*Au départ de :*

HAMBOURG, ANVERS, DUNKERQUE, LE HAVRE,  
LA ROCHELLE-PALLICE, BORDEAUX, MARSEILLE

*Sur :*

L'ESPAGNE, LE PORTUGAL, LE SÉNÉGAL  
LE BRÉSIL, L'URUGUAY, L'ARGENTINE  
LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE  
LA CHINE ET L'INDOCHINE

.....><.....



Photo : Arch. privées

Réclame pour la compagnie « Les Chargeurs réunis »,  
dans *Le Monde colonial illustré*, 15 octobre 1925.